



FICHES PÉDAGOGIQUES

Afin que les enfants profitent au mieux de leur venue au château, nous vous conseillons de préparer préalablement leur visite. Les fiches suivantes vous y aideront.

- Fiche n° 1 Historique**
- Fiche n° 2 Le contexte artistique**
- Fiche n° 3 Un domaine seigneurial**
- Fiche n° 4 Forteresse et résidence seigneuriale**
- Fiche n° 5 La double entrée - Le portail d'honneur**
- Fiche n° 6 La cour d'honneur**
- Fiche n° 7 La décoration Renaissance**
- Fiche n° 8 Le mobilier au Château de Kerjean**
- Fiche n° 9 L'industrie textile en Bretagne**
- Fiche n° 10 Les Guerres de la Ligue**
- Fiche n° 11 Les architectes de l'époque**
- Fiche n° 12 Construction et restauration du Château**



HISTORIQUE

XV^e siècle

Kerjean, un simple manoir qui appartient à la famille OLLIVIER.

XVI^e siècle

Vers 1500 - Yves BARBIER achète le manoir de Kerjean et ses terres.

Il a deux fils : Jean, qui devient procureur à la cour de Landerneau, et Hamon, un très riche prébendier qui, grâce à ses multiples charges ecclésiastiques, réussit à accumuler une importante fortune.

1536 - Jean BARBIER obtient l'autorisation de François I^{er} de reconstruire le manoir de Kerjean tombé en ruines.

1537 - Mort de Jean BARBIER. Il laisse derrière lui un fils, Louis, confié à la tutelle de son oncle Hamon.

1541 - Un arrêt du Parlement de Bretagne reconnaît l'ancienne noblesse des BARBIER et déclare Louis BARBIER «homme noble et extrait de noble génération».

1544 - Hamon BARBIER décède. Il rêvait de faire ériger un château qui éclipserait par sa beauté toutes les demeures des environs.
Il lègue sa fortune à son neveu Louis BARBIER.

1571 - Mariage de Louis BARBIER et de Jeanne de GOUZILLON. (Leurs armes figurent sur un cartouche au-dessus du portail d'entrée.)

Années 1570 - Campagne de construction décisive du Château de Kerjean.

Vers 1593 - Le chantier de construction est probablement bien avancé, sinon terminé.

1590 / 1598 - Le château sert temporairement de garnison pendant les guerres de la Ligue. En effet, dès le début, Louis BARBIER adhère à la Ligue.

XVII^e siècle

1611 - René BARBIER, petit-fils de Louis BARBIER, marié à Françoise de QUELEN, est nommé gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi.

1612 - René BARBIER est nommé Chevalier de l'Ordre de Saint-Michel.

1618 - Louis XIII érige les terres et seigneurie de Kerjean en marquisat.

1689 - Le domaine passe par mariage à la famille COATANSCOUR.

XVIII^e siècle

1760 - Le château appartient à Madame de KERSAUZON, marquise de COATANSCOUR.

1755 / 1763 - Destruction du pavillon nord-est probablement par un incendie.

1791 - Arrestation de la marquise de COASTANSCOUR.

1791 / 1793 - Kerjean sert de garnison aux gardes nationaux. Le château est très endommagé et le mobilier est dispersé. Les militaires bouleversent la maison à la recherche du prétendu trésor de la marquise de COATANSCOUR : ils enlèvent et brûlent les lambris et planches, arrachent les tuiles des chambres et corridors, brisent ou emportent les vitres ainsi que le plomb qui les soutenait, rompent et brûlent les croisées et les abat-vents.

1794 - La marquise de COATANSCOUR est condamnée à mort et guillotinée à Brest.

XIX^e siècle

1802 - Confisqué par la Nation, Kerjean est vendu comme bien national à la famille de BRILHAC, héritière de la marquise de COATANSCOUR. Elle vend une partie de l'Aile des Remises, des planches, des boiseries, des solives, des briques, des tuiles, un balcon de fer. En 1808, l'escalier de pierre situé près de la chapelle est vendu avec sa cage de fer. Des ardoises provenant des toitures furent vendues de même de que du plomb des gouttières et des faîtages. Enfin, des arbres du parc furent coupés et vendus.

A partir de 1860 - Les familles de FORSANZ puis de COATGOUREDEN habitent le château.

XX^e siècle

1911 - L'Etat acquiert le château, classé Monument Historique. La gérance en est assurée par la Caisse Nationale des Monuments Historiques.

1917 - La Société des Amis de Kerjean esquisse les premiers projets muséographiques : voulant faire du château un musée du mobilier léonard, la Société collecte des meubles dans les riches demeures des environs. Kerjean est à nouveau partiellement meublé.

1985 - Le château est mis à la disposition du Conseil Général du Finistère.

2006 - Le Conseil Général du Finistère délègue la gestion du château à l'Établissement Public de Coopération Culturelle « Chemins du patrimoine en Finistère »



LE CONTEXTE ARTISTIQUE

En France

C'est surtout sous le règne de François I^{er} que le pouvoir politique favorise le nouveau mouvement artistique venu d'Italie. Le centre de création est alors Fontainebleau, la plus importante des résidences royales. Instruits au cours de voyages en Italie et par les cartons, des sculpteurs français, des architectes, comme Philibert de l'Orme, ne se contentent pas d'un simple plagiat de la Renaissance italienne.

Mais, c'est surtout dans le décor qu'apparaît la véritable influence de la Renaissance italienne à Fontainebleau : fresques, stucs, lambris sculptés, récits mythologiques privilégient la figure de Diane.

En Bretagne

C'est le duc François II qui prend le parti de l'esprit nouveau en rénovant dès 1466 son château de Nantes. Le décor et l'agrément prennent le pas sur la défense. Haute-Goulaine, la Motte-Glain, Châteaubriant sont quelques repères dans la nouvelle architecture pénétrée des idées françaises et italiennes.

L'architecture religieuse dans le Haut-Léon du XVI^e siècle

En Léon, les paroisses riches témoignent de leur grande prospérité économique en construisant ou en reconstruisant leurs églises selon les critères à la mode. C'est Kerjean qui en est le promoteur et le diffuseur.

Berven, le porche de Lanhouarneau, Bodilis sont issus de l'atelier de Kerjean dont le rayonnement est considérable.

L'architecture civile dans le Haut-Léon du XVI^e siècle

L'architecture civile n'est pas en reste. Maillé et Kergournadec'h sont, avec Kerjean, les trois exemples où s'expriment le plus la diversité des partis pris architecturaux et la similitude des motifs décoratifs propres à cette période particulièrement féconde. Ce sont trois châteaux de la seconde Renaissance construits vraisemblablement à la même époque, entre 1560 et 1580.

Là aussi, c'est le décor qui relie ces édifices : lucarnes, frontons, colonnes, cheminées leur donnent une parenté.

Kerjean et les autres châteaux du Haut-Léon

Kerjean, malgré ses fortifications imposantes, n'est pas un édifice militaire, contrairement à Kérouzéré (Sibiril) qui conserve toutes les caractéristiques du château féodal. Ce n'est pas non plus le manoir à cour fermée et à tour d'angle comme Mezarnou (Plounéventer), Tronjoly (Cléder) ou Kersaliou (Saint-Pol de Léon), où, malgré un décor renaissance, la structure reste médiévale. Quant au château français tel que le conçoit Androuet du Cerceau, il est plus savant et plus sophistiqué.



UN DOMAINE SEIGNEURIAL

Entouré de son domaine, Kerjean est une demeure seigneuriale. Des cinq attributs seigneuriaux qui caractérisaient le domaine, seuls trois sont encore visibles dans le paysage actuel.

A. Le colombier

Le colombier de Kerjean est daté 1599. Comme la majorité des colombiers en Bretagne, il est situé à quelque distance du château. Placé très ostensiblement à l'entrée du domaine, il s'impose par son aspect monumental et le symbolisme seigneurial qu'il incarne : il rappelle que le maître des lieux est un personnage puissant et fortuné, jouissant du prestigieux droit de colombier.

C'est à partir de 1580 que posséder un colombier relève du droit seigneurial. Seules les familles nobles étaient donc autorisées à en faire construire un. La construction du colombier était d'ailleurs subordonnée à l'autorisation du roi ou, en Bretagne, à celle du duc. La possession d'un colombier était très importante pour deux raisons essentielles. Il constituait tout d'abord un signe extérieur de richesse et de puissance. Mais il avait également une réelle fonction économique puisqu'il constituait une réserve de viande fraîche.

Le colombier de Kerjean possède de très nombreuses niches ou boulins. On dit que chaque niche correspondait à un hectare de terre (ou deux journaux de terre, le journal étant une ancienne unité de mesure correspondant à la surface de terrain qu'un homme pouvait labourer en un jour).

A l'intérieur, une structure constituée d'un poteau central d'où partait une ou plusieurs échelles tournantes en bois permettait d'accéder aux boulins dans lesquels nichaient les pigeons. Une ouverture zénithale permettait le passage des pigeons.

La fiente des pigeons, appelées colombine, était utilisée comme engrais, pour l'amendement des sols. On considérait qu'elle était meilleure que toute autre déjection animale, seul engrais connu et utilisé à cette époque.

La colombine pouvait avoir un usage encore plus étonnant : on lui attribuait des vertus curative, notamment pour soigner les orgelets des yeux. Elle était également excellente contre la chute des cheveux et elle entrait dans la composition de cataplasme sur les oedèmes. Enfin, en tisane, elle était apéritive et efficace contre les inflammations.

Les pigeons représentaient aussi un véritable fléau, ravageant les cultures pour se nourrir. Le droit de colombier était donc d'autant plus ressenti comme une injustice criante par les paysans.

B. Les trois poteaux de justice

Les poteaux de justice ont été déplacés de leur emplacement d'origine et s'élèvent aujourd'hui au sud-est du domaine.

Le seigneur de Kerjean était justicier sur son domaine et jugeait toutes les causes. Il possédait pour se faire des poteaux de justice.

L'existence de fourches patibulaires était toujours liée à un lieu noble possédant le droit de haute justice, c'est-à-dire de vie ou de mort. Le gibet, lieu de pendaison, était constitué de fourches patibulaires, généralement à trois branches ou, comme ici, à colonnes en pierre, réunies par des traverses de bois destinées à la pendaison des condamnés dont les cadavres étaient dévorés par les oiseaux.

C. La fontaine

L'art de vivre aristocratique incluait l'aménagement d'espaces réservés à la promenade et à la contemplation.

La fontaine se situe près de l'étang au nord-ouest du parc. Elle est contemporaine à la construction du château.

Devant cette fontaine, un vivier permettait l'élevage de poissons à usage domestique. Il est à souligner que les viviers étaient un privilège des demeures seigneuriales, le droit de pêche étant réservé tout comme le droit de chasse.

Le captage de sources magnifiquement matérialisé par la fontaine-mur, aussi richement décorée que le logis, associait l'utile à l'agréable.

D. Le moulin de Kerallé

Il se situait au nord-est du domaine et n'existe plus aujourd'hui.

En vertu du droit de banalité, le paysan était obligé de venir moudre son grain au moulin seigneurial dont il dépendait et devait, en contrepartie, payer une taxe en nature.

E. La ferme du château

Celle que l'on aperçoit à gauche, depuis l'allée, est de construction relativement récente et n'appartient pas au domaine. C'est sur cet emplacement que s'élevait autrefois la ferme d'origine.



Fiche n°4

FORTERESSE ET RESIDENCE SEIGNEURIALE

Une résidence seigneuriale

Encore aujourd'hui, l'art de vivre seigneurial se révèle à travers l'aménagement du site qui entoure le château. Suivant la mode des XVII^e et XVIII^e siècles, les commanditaires du Château de Kerjean ont fait savamment façonner les espaces réservés à la promenade et à la contemplation, à la mesure de leur demeure.

Un château fortifié

Pourtant, bien qu'étant un château de la seconde Renaissance et donc un château d'agrément, Kerjean est aussi un ENSEMBLE FORTIFIÉ A DOUBLE ENCEINTE, ce qui confirme l'importante fonction défensive du lieu. Les éléments de défense sont omniprésents et témoignent de l'obsession militaire des constructeurs de Kerjean.

Les fortifications

- L'enceinte extérieure mesure environ 140 mètres de long sur 140 mètres et atteint à certains endroits 12 mètres d'épaisseur, comme au niveau de la porte d'entrée. Elle était autrefois couronnée de CRENEAUX. A chaque angle de la muraille extérieure s'élevait une TOUR CARREE ou BASTION. Aujourd'hui mutilées, ces tours étaient à deux étages voûtés, garnies de MEURTRIERES et couronnées de MACHICOULIS. Tout comme dans l'enceinte extérieure, des CASEMATES, salles fortifiées réservées aux soldats, y étaient aménagées. Des domestiques pouvaient également y dormir.
- Le châtelet d'entrée était lui aussi muni de MACHICOULIS.
- DEUX TOURS COUVERTES EN DOME, l'une au sud, l'autre au nord, assuraient l'entrée et la sortie du château. La tour à usage de sortie a été démolie vers 1750 et la tour à usage d'entrée après la révolution.
- Les DOUVES profondes qui entourent le château n'ont probablement jamais été inondées. On les franchissait par deux PONT-LEVIS qui ont été remplacés par des ponts en pierre.
- De chaque côté du portail d'honneur s'étend le SECOND MUR D'ENCEINTE garni de MEURTRIERES propres à recevoir de l'artillerie légère comme dernier moyen de défense. On note également la présence de trous à tir dans la muraille, de même que sur toute la façade dans la cour d'honneur.

L'obsession militaire

Cette obsession militaire n'est pas propre aux bâtisseurs de Kerjean : elle est présente dans d'autres châteaux de l'époque tels Anet ou Verneuil pour lesquels Philibert de L'Orme avait préconisé la dualité fortification et résidence. A l'époque de la construction du domaine, vers 1575, ces dispositifs tombaient déjà en désuétude et leur fonction était plus symbolique que défensive. Ils correspondaient pourtant bien aux modes de construction françaises appliquées aux grandes résidences seigneuriales.



LA DOUBLE ENTREE LE PORTAIL D'HONNEUR

On pouvait accéder au château grâce à deux portes d'entrée : une porte cochère, réservée aux cavaliers, carrosses, charrettes, et une porte piétonne. Cette double entrée évoque par ailleurs l'entrée traditionnelle du grand manoir breton.

La double entrée se retrouve au niveau du portail d'honneur qui est, du point de vue de l'architecture, une des parties les plus remarquables du château. De par son aspect monumental, de par son répertoire inspiré de l'Antiquité (il évoque un arc de triomphe), il est tout à fait caractéristique du château Renaissance.

La partie inférieure

La partie inférieure du portail d'honneur se compose d'une porte cochère et une porte piétonne voûtées en plein cintre.

Ces deux portes sont flanquées de trois pilastres doriques cannelés, qui reposent sur de petites bases en saillie.

La partie supérieure

La partie supérieure est un couronnement monumental.

Elle comprend, en son milieu, une grande arcade voûtée en plein cintre décorée d'une clef en forme de tête de lion et encadrée de deux colonnettes corinthiennes à fût lisse.

Ces colonnettes supportent un entablement sur lequel repose un fronton triangulaire, orné d'un cartouche dans son intérieur.

Les deux petites arcades, de chaque côté, elles aussi voûtées en plein cintre, sont surmontées de volutes adossées par le sommet.

Aux extrémités de la partie supérieure, on observe deux statuette engainées, sculptées dans le Kersanton¹. Elles représenteraient les constructeurs du Château de Kerjean : Louis Barbier et Jeanne de Gouzillon.

¹ - Le Kersanton est une roche qui tire son nom du lieu-dit Kersanton à Loperhet. Connue pour ses qualités plastiques, largement utilisée dans la construction, sa souplesse a permis l'élaboration de nombreux chefs-d'œuvre de sculpture. Cette roche a, de plus, la particularité de durcir et de noircir en vieillissant.



LA COUR D'HONNEUR

Le Château de Kerjean respecte le plan traditionnel du grand manoir breton : il est composé de plusieurs corps de bâtiments groupés autour de la cour. Les ailes latérales avaient plutôt une vocation agricole et domestique, les quatre pavillons d'angle étant consacrés à la vie privée.

Le Corps de Logis, au Nord

Le Corps de Logis est séparé en deux parties inégales par le PAVILLON DE L'ESCALIER. Ce bâtiment est aujourd'hui partiellement détruit : le pavillon nord-est aurait brûlé avant la Révolution, entre 1755 et 1763, tandis que la partie est aurait été démantelée après la Révolution. C'est dans la partie aujourd'hui ruinée que se trouvaient les SALLES D'APPARAT ET D'HONNEUR. Des SALLES COMMUNES ET DE L'INTENDANCE étaient aménagées à gauche, de l'autre côté du pavillon de l'escalier. C'est également dans ce bâtiment que se trouvaient les APPARTEMENTS PRIVÉS DES CHATELAINS. Ceux de la châtelaine étaient aménagés dans le pavillon nord-ouest, le châtelain vivait, lui, dans le pavillon nord-est. Après la destruction de ce pavillon, il résida dans une autre partie du château.

L'Aile des Remises, à l'Est

Les ARCADES du rez-de-chaussée se prolongeaient autrefois jusqu'à la chapelle. Elles abritaient un magasin à vivre et des remises ; on y trouvait également une forge, une menuiserie et un métier à tisser. C'est aussi là qu'était remisé le carrosse du château au XVIII^e siècle. Au deuxième étage, sous les combles, une GALERIE COUVERTE permettait aux seigneurs de se rendre depuis le logis seigneurial jusqu'à la chapelle sans traverser la cour. Les vastes pièces de l'étage étaient réservées aux domestiques.

Le Pavillon de la Chapelle, au sud-Est

La pièce du rez-de-chaussée jouait probablement le rôle de SALLE DE GARDE. La CHAPELLE, au premier étage, était accessible à tous les gens du domaine.

La balustrade, au Sud

La BALUSTRADE reliait le Pavillon de la Chapelle au Pavillon de l'Horloge. C'était un lieu de promenade, mais aussi un lieu de défense rapprochée.

Le Pavillon de l'Horloge, au Sud-Ouest

Le pavillon symétrique au PAVILLON DE LA CHAPELLE est le PAVILLON DE L'HORLOGE. Au XVIII^e siècle, on y trouvait une HORLOGE au niveau du clocheton. On pense également que c'est là qu'étaient aménagés les APPARTEMENTS DU CHAPELAIN.

L'Aile Ouest

Cette aile abritait les ECURIES, reconnaissables aux trois petites fenêtres percées dans le mur. La pièce attenante abritait la GRANDE CUISINE, dont l'entrée se trouve en face du puits. Les salles de l'étage étaient en partie occupées par des APPARTEMENTS assez luxueux.



LA DECORATION RENAISSANCE

Les façades du Château de Kerjean, construit dans la seconde moitié du XVI^e siècle, révèlent des éléments décoratifs typiques de la Renaissance :

- **Les pots à feu** (au-dessus de la porte des écuries et du puits, entre autres) : ces vases surmontés d'une flamme stylisée servaient à éclairer dans l'Antiquité et ont été repris comme éléments décoratifs à la Renaissance ;
- **les croissants de lune** : emblème de Diane de Poitiers, la favorite du roi Henri II, ils évoquent également Diane chasseresse et représentent le prestige ;
- **les lucarnes** richement décorées ;
- **les toits** : de forme plus élancée, carrés, ils étaient aménageables sous les combles ;
- **les grandes et nombreuses fenêtres** : elles laissent bien passer la lumière dans les pièces et sont révélatrices d'un nouvel art de vivre, tout comme,
- **la balustrade** entre le Pavillon des Archives et celui de la Chapelle,
- **le balcon-porche** au niveau du pavillon de l'escalier (à l'entrée du Corps de Logis), où l'on pouvait s'accouder en plein air, en contemplation du spectacle de la cour ou de celui de la nature ;
- **le système d'arcades** dans l'Aile des Remises et sous la balustrade ;
- **le puits** construit comme un véritable petit monument d'après des plans de Jacques Androuet du Cerceau (1510 - 1585), respectant les proportions de l'architecture italienne de l'époque. Le mur de margelle est encadré d'une superstructure formée de trois colonnes à chapiteaux corinthiens qui supportent une petite coupole surmontée, elle, d'un amortissement en forme de clocheton. L'ensemble est coiffé de pots-à-feu.



LE MOBILIER AU CHATEAU DE KERJEAN

Le mobilier exposé à Kerjean

Il ne reste malheureusement plus aucune pièce du mobilier d'origine. Les meubles du Château font partie d'une collection commencée en 1920 par la Société des Amis de Kerjean présidée par Budes de Guébriant. Les pièces exposées constituent le noyau de la collection actuelle qui a pu s'enrichir au fil des années. On y recense une trentaine de statues, des meubles (coffres, lits-clos, presse-à-lin, armoires), des lithographies, ainsi que de nombreux objets. Provenant du pays de Léon, ce mobilier a manifestement été créé dans un contexte de prospérité économique. La datation des coffres en particulier, leur style décoratif permettent de les situer dans une fourchette allant de 1630 à 1670.

A. L'armoire « presse à lin »

Ce meuble oblong était créé spécialement pour les paysans fabricants toiliers. Il servait à entasser les toiles de lin : la partie supérieure, équipée d'étagères, permettaient de ranger les toiles de lin repassées bien à plat, tandis que dans la partie inférieure formant coffre on entassait les balles de lin.

Ce meuble tire aussi son nom d'un dispositif composé de deux planches serrées par une grosse vis, entre lesquelles on plaçait des toiles de lin encore humides et on les en retirait comme repassées.

B. Le buffet

Moins haut que long, le buffet se rapproche, par ses proportions, de la presse à lin. Tous deux conservent à la fin du XVI^e siècle jusqu'au XVII^e siècle une majesté archaïque. Ces larges buffets, presque oblongs, se rattachent à une tradition ancienne (début XVI^e siècle).

C. L'armoire

Moins répandue que le coffre, l'armoire s'impose au XVIII^e siècle. Elle permet désormais un mode de rangement plus ordonné, plus rationnel que le coffre.

Leur structure

Les armoires gardent une base formant coffre encore très importante. Elles sont plus hautes que larges et des traverses et des montants plus amples réduisent les deux battants.

Les armoires anciennes sont caractérisées par le nombre important de leurs portes : deux ou trois dans la partie haute, et autant dans la partie basse, les deux niveaux étant séparés par une rangée de tiroirs. Chaque membre de la famille possède son propre rangement derrière l'un ou l'autre de ces battants qu'il peut à l'occasion fermer à clef. La multiplication

des armoires à deux portes permet à chacun de posséder la sienne en propre et non plus seulement un compartiment dans un meuble commun.

Le rôle de représentation

Pour le paysan, l'armoire est le symbole de richesse, non pas d'abord à cause de son apparence plus ou moins flatteuse, mais surtout à cause de ce qu'elle contient. Tout comme dans le coffre auparavant, on y entasse les vêtements et aussi surtout les toiles de lin ou de chanvre. L'armoire devient donc le nouveau symbole de l'opulence paysanne. Après la régression de l'activité textile, on continue d'y stocker les piles de draps à usage familial : posséder une quantité importante de draps est un signe de richesse et moins l'on fait de lessives dans l'année, plus on est aisé.

La place de l'armoire dans l'intérieur paysan est importante : elle est généralement placée près de la porte d'entrée. Puis, peu à peu, l'armoire est montée au premier étage et devient alors surtout un meuble de chambre : leur nombre va donc augmenter en même temps que se généralise l'aménagement de chambres à coucher à l'étage.

D. Le coffre

Pendant les XVI^e et XVII^e siècles, le coffre apparaît proportionnellement comme le meuble le plus répandu.

Leur structure

Suivant leur emploi, on peut classer les coffres léonards en deux catégories. Les coffres les moins profonds et les plus courts (100 à 170 cm de long), au couvercle plat, étaient destinés aux vêtements, provisions, objets domestiques variés, rangés ou non dans des boîtes ou coffrets. L'intérieur de ces petits coffres pouvait être tapissé d'étoffe (de lin) ou de cuir.

Les plus grands coffres, très longs (180 et 215 cm de long et 100 à 130 cm de haut), au couvercle bombé ou à deux pans, servaient de réserves pour le grain, les écheveaux de lin ou de chanvre, qui étaient ainsi à l'abri des rongeurs et des voleurs éventuels. Ils présentaient bien des inconvénients : pour atteindre leur contenu, surtout dans le fond, il fallait se pencher beaucoup ou même monter sur un petit escabeau. Et pour éviter de se faire écraser les mains, on utilisait un bâton qui maintenait le couvercle ouvert.

Il existait également des coffres de longueur intermédiaire, mesurant notamment entre 160 et 180 cm de long, qui sont difficiles à classer.

De tous les coffres, le plus représentatif est le coffre linge qui faisait obligatoirement partie de la dot au moment du mariage et qui symbolisait le nouveau foyer qui se créait. D'où l'importance accordée à son ornementation.

L'agencement dans la maison

Posséder autant de coffres posait un problème d'agencement à l'intérieur de la maison. L'accès par le dessus, grâce à un couvercle, permettait toutefois de les disposer de façon plus ou moins pratique : les coffres étaient donc souvent adossés les uns aux autres ou collés à d'autres meubles. Ils délimitaient également probablement le couloir d'entrée.

Les ateliers

Les coffres léonards étaient en majorité l'oeuvre de charpentiers ou de menuisiers ruraux, sculpteurs à l'occasion, parfois formés dans les grands chantiers architecturaux, qui se déplaçaient de paroisse en paroisse, s'installant chez l'habitant pendant plusieurs mois, le temps de réaliser la commande. Il existait également des coffriers-huchiers qui travaillaient en équipe, combinant les rôles de menuisiers et de sculpteurs sur bois. C'est à eux que l'on doit les plus beaux coffres commandés par l'aristocratie, la bourgeoisie rurale des paysans-marchands ou le clergé.



E. Le lit-clos

Kerjean conserve dans sa collection trois exemples de lits-clos. Bien qu'il soit souvent considéré comme tel, le lit-clos n'est pas à proprement parler un meuble breton : il fut en effet utilisé dans de nombreuses provinces françaises au XVII^e siècle. Mais sa persistance en Bretagne jusqu'au début du XX^e siècle justifie cette association.

Il y avait généralement un lit-clos par génération et les tout jeunes enfants dormaient dans un berceau en bois suspendu au-dessus des parents. Une chaîne assez longue permettait de les bercer en étant couché, ou depuis l'extérieur du lit.

Il n'y avait pas de matelas : le fond du lit était garni de paille, que l'on changeait tous les ans au moment de la moisson. On dormait sur une épaisse couette remplie de balles d'avoine, bien au chaud sous un édredon bourré de laine ou de duvet.

Par rapport à la population, le nombre des lits-clos est dérisoire dans les inventaires après décès. Ces quelques exemplaires appartenaient sans doute à des privilégiés, les plus misérables devaient encore dormir très souvent à même le sol sur des paillasses recouvertes de peaux de bêtes.

Le banc-coffre était placé devant les lits-clos. Il servait de marchepied et de meuble de rangement. On y plaçait aussi les berceaux.

F. L'ornementation

Les meubles exposés à Kerjean, et surtout les coffres, témoignent d'une ornementation qui connut dans toute l'Europe des XVI^e et XVII^e siècles une très grande vogue.

La tradition gothique

Elle persista fort tard en Bretagne, jusqu'à la fin du XVII^e siècle. Les motifs de son répertoire étaient tous tracés à la règle et au compas, suivant les techniques ancestrales des charpentiers. Plis de serviettes, croix de Saint-André, feuilles très nervurées, motifs en écailles, enroulement formant tulipes, fenestrages, larmes, rosettes, ... revenaient le plus couramment.

L'empreinte de la Renaissance

Dès la fin du XVI^e siècle, un nouveau style fit son apparition sur les meubles avec notamment LES ENTRELACS. On englobe sous ce terme tous les ornements géométriques tracés à la règle et au compas qui n'appartiennent pas à la tradition gothique. De nombreux motifs de base, les torsades, treillages, enroulement variés, remontent à l'époque néolithique. Les plus grands artistes de l'Europe développèrent et diffusèrent ces modèles. En France, deux architectes notamment, Jacques Androuet du Cerceau et Philibert Delorme, les utilisèrent dans la décoration des édifices.

A ce décor abstrait d'entrelacs s'ajoutait une iconographie mystérieuse également d'origine antique, LES GROTESQUES : faunes, tritons, sirènes, masques crachant des végétaux ou des volutes, angelots, nymphes, formant un monde surréaliste et entourés de vases, niches, coquilles, miroirs, cuirs et enroulements, rinceaux, pampres.

L'écho de la Contre-Réforme

Dès le milieu du XVI^e siècle, l'Eglise Catholique insiste sur l'importance du culte des saints afin de réagir contre les effets de la Réforme Protestante. Répondant avec ferveur à cette propagande, les artisans bretons reproduisirent fréquemment les effigies des saints, notamment celles des apôtres Pierre et Jean.

Les coffres de Kerjean

L'étude stylistique des nombreux coffres présents à Kerjean a permis de les classer en trois catégories : une première tendance de style gothique, une seconde catégorie de style sévère caractérisée par des cannelures verticales, une autre catégorie de tendance décorative, ornée de motifs géométriques tracés à la règle et au compas.

G. Le bois mis en oeuvre

En pays de Léon, la majorité des meubles étaient en chêne, vieilli longtemps à l'avance et souvent même noirci au broux de noix. Certains inventaires signalent cependant des coffres en châtaignier, mais parfois aussi en if, bois brun rouge atteignant un très beau poli recherché par les menuisiers, les sculpteurs et les tourneurs. Des coffres à vêtements en cyprès sont parfois mentionnés. Cette essence, par son odeur, repousse les mites, ennemies de la garde-robe. Elle était employée couramment en Italie, qui exporta des coffres en cyprès dans toute l'Europe, à partir de Venise ; ils étaient probablement fabriqués en Crète, possession Vénitienne.



L'INDUSTRIE TEXTILE EN BRETAGNE

Une économie diversifiée

Le Léon bénéficiait aux XVI^e et XVII^e siècles d'une certaine prospérité grâce à une économie diversifiée et équilibrée, basée sur des cultures maraîchères, sur la culture des céréales, et plus particulièrement sur des cultures riches telles que le froment et le lin, sur l'élevage, notamment de vaches laitières et de chevaux, et enfin sur l'exportation de produits tels que le beurre salé, le lard, le suif, le miel, la cire. Le Léon mettait aussi en valeur ses ressources maritimes en participant, surtout aux XVI^e et XVII^e siècles, au « roulage » breton, affrétant de petits navires pour les armateurs de tous les ports européens.

Cette richesse agricole et maritime était complétée par une industrie du tannage et surtout une industrie toilière très actives.

L'industrie du lin

Au moment de la construction du Château, dans la seconde moitié du XVI^e siècle, l'industrie toilière et linière était très prospère en Bretagne et plus particulièrement dans le Léon. Les ports de Roscoff et Morlaix étaient en plein essor et aux XVI et XVII^e siècles, la famille Barbier était de près ou de loin liée au commerce des toiles.

De tout temps, les paysans léonards ont cultivé du lin dont ils faisaient des toiles à usage domestique. Le climat humide favorisait la croissance du lin et du chanvre et leur transformation. A partir de la fin du Moyen Age, devant le succès rencontré par ces toiles à l'étranger (notamment sur le marché anglais), les marchands des ports de Roscoff, Landerneau, Morlaix incitèrent les paysans-tisserands de l'arrière-pays à augmenter leur production. C'est ainsi que s'installa dans le Haut-Léon la « manufacture » des « créées », pièces de toile de lin fines de 122 mètres de long.

Cette « manufacture » restait essentiellement rurale et représentait pour les paysans un complément de revenu substantiel pendant l'hiver, morte saison pour l'activité agricole.

L'essor de l'industrie toilière commença à la fin du XV^e siècle, se poursuivit au XVI^e siècle pour connaître son apogée au XVII^e siècle. Elle commença à décliner à la fin du XVII^e siècle et disparut totalement au XIX^e siècle.

A Roscoff même, on débarquait les tonnelets de chêne remplis de graines de lin importées de Courlande, de Prusse, du Danemark, de Hollande ou d'Allemagne. Les paysans de Roscoff et de son arrière pays se contentaient de cultiver le lin. Après l'arrachage, ils le vendaient en gerbes aux commissionnaires de marchands - fabricants de toile léonards. Le lin, mis en gerbe, était transporté à dos de cheval ou en charrette jusqu'aux lieux de fabrication de la toile, par exemple jusqu'à Saint-Thégonnec. La toile tissée était alors mise en ballots que l'on acheminait vers Morlaix. Des négociants l'achetaient et se chargeaient de l'exporter vers l'étranger. Ainsi, le pays des enclos paroissiaux était déjà engagé dans le commerce

international : le lin avait des débouchés en Flandre, en Angleterre, en Espagne, au Portugal et même en Amérique latine.

La valeur des toiles à l'exportation atteignait 9 à 10 millions de livres vers les années 1690. Elles se partageaient entre deux grandes directions :

- L'Europe du Nord : la Hollande importait des toiles à voiles en quantités importantes jusqu'au milieu du XVII^e siècle, où l'exportation des ces toiles, considérées comme matériel de guerre, fut interdite par la France. L'Angleterre resta jusqu'à la fin du XVII^e siècle le principal client des toiles bretonnes.
- L'Europe du Sud : tout le trafic avec les colonies d'Amérique devait obligatoirement passer par Cadix. En 1686, le port de Cadix recevait des toiles bretonnes pour une valeur de 2 700 000 livres.

La production artistique

La prospérité économique de la région liée au commerce du lin a légué un riche patrimoine architectural tant au niveau des constructions civiles (granges de pierre, auges de pierre, buanderies, maisons de marchands-fabricants) qu'au niveau des constructions religieuses (églises, enclos paroissiaux).

L'ensemble de la société profita de la richesse acquise pendant les deux siècles de prospérité. Dans le domaine artistique, cette richesse libéra des sommes considérables destinées à la construction de belles maisons, de grands hôtels, de manoirs et de châteaux, pour les nobles, les armateurs et marchands, mais aussi les gros paysans enrichis grâce au commerce du fil et de la toile. Elle permit surtout l'édification de chapelles, d'églises, d'enclos paroissiaux pour l'embellissement des paroisses, à la gloire de l'Eglise de la Contre-Réforme.

La Bretagne commerçante était très ouverte à tous les courants artistiques européens. Les marchands, capitaines et marins ramenèrent en grand nombre des dessins, gravures, ouvrages que les artistes et artisans étudièrent et intégrèrent à l'art local. L'ouverture du Léon à ces courants venus du dehors a largement contribué à renouveler la production artistique et, sans doute, dans le cadre des ateliers de sculpture, à renforcer l'originalité des créateurs de meubles léonards aux XVI^e et XVII^e siècles.



LES GUERRES DE LA LIGUE

Entre 1590 et 1599, au cours des guerres de la Ligue, le Château de Kerjean servit temporairement de garnison. Dans son testament, Louis Barbier faisait allusion à René de Rieux² qui demandait que la « garnison fût entretenue et continuée en ladite maison de Kerjean ».

Le protestantisme apparut très tard en Bretagne et resta longtemps confiné dans la noblesse bretonne et parfois dans de petites fractions de la bourgeoisie. En Bretagne, ce sont surtout les grands féodaux qui se tournèrent vers le protestantisme.

L'héritier présomptif de la couronne de Bretagne, Mercoeur, duc de Lorraine qui était aussi gouverneur de Bretagne en 1582, catholique convaincu, pour ne pas dire fanatique, ne voulait du protestantisme à aucun prix.

Des grands, réunis dans la Ligue, étaient en lutte contre le roi Henri III, suspect de tiédeur à l'égard des protestants. Mercoeur prit lui-même la tête de la résistance anti-protestante en Bretagne, mu aussi par de solides ambitions politiques et utilisant le sentiment breton et le mécontentement latent.

En décembre 1588, lors des Etats généraux de Blois, Henri III fit assassiner le duc de Guise, qui dirigeait la lutte des grands contre un roi jugé trop faible et contre Henri de Navarre. La réprobation était générale dans le royaume.

De puissants barons, inquiets du pouvoir de Mercoeur et avides de biens d'Eglise, des membres du Parlement qui n'acceptait pas l'aventure et l'illégalité, s'opposèrent au Duc de Mercoeur. Une véritable guerre civile se déclencha alors en Bretagne. En 1589, Mercoeur fut révoqué. Chaque camp appela son allié étranger : les Protestants anglais vers Paimpol, les Catholiques espagnols vers Brest. Ce fut d'abord une jacquerie contre les villes à contenu anti-nobiliaire marqué. Ce fut aussi une petite guerre de coups de main, de villes prises et bientôt perdues, de destructions considérables, de brigandages sans fin, auxquels s'ajoutèrent des révoltes paysannes.

Le 1^{er} août 1589, Henri III, qui avait reconnu Henri de Navarre pour son successeur, fut assassiné. La conversion d'Henri IV facilita le succès des troupes royales. Mercoeur continua le combat mais le pays n'aspirait plus qu'à la paix : la venue d'Henri IV en Bretagne en mars 1598 décida Mercoeur à la soumission.

Le 13 avril 1598, l'Edit de Nantes qui installait la liberté de conscience dans le royaume.



LES ARCHITECTES DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE

Philibert de l'Orme

(Lyon vers 1510 - Paris 1570)

Architecte français et auteur de traités, il fut l'architecte le plus important de la seconde Renaissance, à la fois constructeur et théoricien. Après avoir accompli des études religieuses, il travaille en même temps que son père Jean, chef de chantier.

De 1533 à 1536, il séjourne à Rome où il étudie l'architecture antique et Renaissance.

A son retour en France, il devient l'architecte préféré du cardinal du Bellay (*château de Saint-Maur-des-Fossés*, 1544) et du dauphin. Quand celui-ci monte sur le trône sous le nom d'Henri II, en 1547, Philibert de l'Orme jouit d'un immense prestige, exerçant un rôle important non seulement dans le secteur de l'architecture civile et militaire, mais aussi dans le domaine religieux.

De sa vaste activité, il faut rappeler :

- le projet pour le tombeau de François I^{er} (1547), à Saint-Denis, inspiré de l'arc de triomphe romain,
- les travaux du château d'Anet (1545 - 1555), où apparaissent développés différemment des éléments issus de la culture classique et d'autres typiquement Renaissance,
- les contributions importantes aux châteaux de Fontainebleau et de Chenonceaux.

A la mort du roi Henri II, en 1559, Philibert de l'Orme tombe en disgrâce et est remplacé par Primaticé dans la charge d'architecte royal. Il se consacre alors à la rédaction de traités théoriques et pratiques à la fois, fondamentaux pour le développement de l'architecture française.

Rappelé par Catherine de Médicis pour travailler à quelques résidences royales, il commence en 1564 la construction du palais des Tuileries, terminé après sa mort et détruit au XIX^e siècle.

Sébastien Serlio

(Bologne 1475 - Fontainebleau 1554 / 1555)

Architecte italien, il est l'auteur d'un important traité d'architecture.

Il exerce au début une activité de réalisateur de décors, puis exécute des travaux de construction et des ouvrages de charpente. Après avoir travaillé à Rome, puis à Venise, où il publie une partie de son *Traité d'architecture*, il est appelé à Fontainebleau par François I^{er}, en 1541, avec le titre d'architecte en chef. Il passe en France le reste de sa vie et continue à publier d'autres parties de son traité.

L'importance de Serlio réside non pas tant dans ses rares réalisations architecturales (*château d'Ancy-le-Franc*, 1543 - 1545) que dans l'apport extraordinaire d'idées fournies par son traité, très diffusé en Europe.

Jacques Androuet du Cerceau

(Paris vers 1520 - Montargis ou Paris 1585 / 1586)

Architecte, théoricien et graveur français.

Bien que cité comme architecte pour la première fois en 1545, on ne peut toutefois le prouver car on ne conserve de lui dans ce domaine qu'une importante forme graphique qui forme, pour le XVI^e siècle français, une source documentaire inestimable.

On sait qu'en 1546, il demeure à Tours, puis à Orléans.

En 1551, il conçoit et dirige le décor destiné à célébrer l'entrée d'Henri II dans Orléans, peu de temps après avoir publié ses deux premiers ouvrages : *XXX Exemple d'arcs de triomphe* en 1549 et *Fragmenta d'antiquités* en 1550.

En 1558, il resurgit à Paris et enchaîne d'importantes publications gravées - le *Livre d'architecture* en 1559 et le *Second Livre d'architecture* en 1561 - qui prouvent une connaissance des travaux de Sébastien Serlio. Une troisième *Livre d'architecture* paraît en 1582.

Protestant, il se réfugie vers 1564 à Montargis où il publie son *Livre de grotesques* en 1566. C'est là également qu'il publie son célèbre ouvrage *Les Plus Excellents Bastiments de France* en 1576 - 1579, ouvrage qui reproduit et commente une trentaine de demeures royales.

Une de ses dernières grandes publications est le *Livre des édifices antiques romains* en 1584. L'oeuvre de Jacques Androuet du Cerceau, avant tout dessinateur, graveur, plus théoricien qu'architecte, ne semble pas avoir d'autre objectif que de divulguer l'art italien et l'art français issu de Fontainebleau et de fournir des modèles pour l'ornement : orfèvrerie, mobilier, décor mural.

Plusieurs de ses descendants se sont illustrés en tant qu'architectes.



Fiche n°12.1

CONSTRUCTION ET RESTAURATION DU CHATEAU

La construction du château a sans doute duré une vingtaine d'année (1566 à 1586) ce qui est relativement court pour l'époque. Il a été construit sur l'emplacement d'un ancien manoir.

Voici comment s'organisait un chantier de l'époque :

Le bois qui a été choisi sur pied est abattu par les bûcherons. Il est utilisable dans l'année pour les charpentes.

Les pierres sont extraites de carrières ou perrières par les perriers ou rompeurs. On ne connaît pas précisément le site d'extraction du granit qui a servi à la construction du château. Cependant grâce aux recherches de Louis Chauris (géologue à l'Université de Bretagne occidentale et directeur de recherche au CNRS), on sait qu'il devait se situer au nord-est du chantier à environ 3 km. Il s'agit d'une roche claire, connue sous le nom de « granite de Sainte-Catherine ». L'extraction se fait à ciel ouvert. Les maîtres-carriers percent une série de trous dans la roche. Ils y introduisent des coins et frappent à coups de masse jusqu'à ce que la pierre se fende.

Dans l'ensemble, on choisissait les matériaux en fonction de leur qualité et de la proximité. Le transport représentait une part importante des coûts. Il se faisait plutôt en été lorsque les chemins sont moins impraticables. En Bretagne les charrettes étaient tirées par des chevaux.

On stocke les matériaux et on construit **la loge**. C'est une vaste baraque de chantier garnie de torchis et couverte de genêts qui abrite les gabarits et les outils. Elle sert d'abri les jours de mauvais temps. C'est aussi un lieu de réunion de chantier. Près de la loge, on construit la forge. Il faut en effet un forgeron pour fournir en outil trois tailleurs de pierre.

C'est **le maître d'oeuvre** qui dirige les opérations. Il a recours à l'équerre, au compas et à la règle graduée pour composer un plan régulier au tracé géométrique. Avant la Renaissance ce type de plan n'existait que pour l'architecture religieuse.

Avec la Renaissance apparaît le métier d'architecte. Le maître-maçon ou maître d'oeuvre réalisait les plans, élévations, devis et travaillait aussi de ses mains sur le chantier. Les architectes privilégient leur activité intellectuelle au détriment du travail manuel. L'architecture cesse d'être un métier pour devenir un art. Désormais on accède au métier d'architecte non pas en apprenant un corps de métier mais en apprenant à dessiner, à peindre. La recherche de l'harmonie des proportions propre à l'art de la Renaissance demande des connaissances en mathématiques. Les architectes étudient aussi l'harmonie en musique.

On ne connaît pas le nom du maître d'oeuvre qui a construit Kerjean.

Les tailleurs de pierre sont payés à la quinzaine, à la semaine et plus souvent à la pièce. A Kerjean, ils ont été payés à la pièce comme l'indique les marques de tâcherons que l'on a retrouvées. Ils utilisent des masses, des coins, des marteaux, des ciseaux grain d'orge, des gabarits de bois...

Autour des tailleurs de pierres s'activent les **darbareurs**. Ils sont les hommes à tout faire, manoeuvres en bas de l'échelle des rémunérations. Ils transportent les matériaux sur des brouettes et des civières et fabriquent le mortier.

Les matériaux sont hissés à l'aide d'un treuil ou d'une grue à une roue à écureuil, deux hommes placés à l'intérieur font tourner la roue en marchant d'un barreau à l'autre. Cela entraîne la corde qui hisse la charge.

Les maîtres-maçons se servent de truelles, marteaux, pelles, pioches, équerres, niveaux, fils à plomb...

Les maîtres-charpentiers utilisent : la scie, la hache, le maillet, les clous, l'échelle, le rabot, le perçoir, l'herminette...

Les métiers sont regroupés par corporations. Le XVI^e siècle est l'âge d'or des **corporations**, elles disparaîtront avec l'ancien régime. Les corporations contrôlent la qualité des productions (avec l'apposition d'un sceau sur les toiles, par exemple). Elles contrôlent les procédés de fabrication (d'où les échoppes ouvertes sur la rue pour assurer la transparence). Ce contrôle rigide sera souvent cause de conservatisme et freinera l'évolution des techniques.

Elles interdisent le travail de nuit. Elles définissent les conditions d'entrée dans le métier (réalisation d'un chef d'oeuvre, apport d'argent). Elles définissent aussi la composition des métiers en trois catégories : les maîtres, les apprentis (destinés à devenir maîtres) et les compagnons. Il y a eu des révoltes de compagnons car l'accès à la maîtrise leur était interdit s'ils n'étaient pas fils de maître.



Fiche n°12.2

(Suite)

CONSTRUCTION ET RESTAURATION DU CHATEAU

Les matériaux de Kerjean

A. La pierre

Le granit pour les murs et les sols, et le schiste pour les ardoises des toits.

Le granit est une roche grenue, c'est à dire une roche « à grains ». Trois espèces minérales dominant sa composition : micas, feldspaths et quartz.

Le Kersanton est très peu présent à Kerjean. C'est cependant un matériau abondamment utilisé dans l'architecture bretonne. Ce n'est pas un granit. C'est une roche éruptive au grain très fin. Elle est tendre lorsque l'on vient de l'extraire et durcit ensuite beaucoup. C'est l'utilisation de ce matériau qui a permis le formidable développement de la sculpture bretonne, en particulier sur les calvaires monumentaux. Les carrières se situent à Kersanton en bord de rade de Brest. La juxtaposition de gisants en Kersanton et en granite dans la salle de garde de la chapelle permet de bien comparer ces deux roches.

La pierre taillée est rare et signe de prestige et de grande richesse. Les maisons rurales sont en pierres non taillées, c'est aussi le cas de la plupart des manoirs.

Le Château de Kerjean a de solides fondations et des caves, alors que les maisons traditionnelles rurales de Bretagne en sont dépourvues.

B. Le bois

Essentiellement du chêne, il a été utilisé pour les charpentes, les solives de planchers, les planchers et les huisseries.

Les lattes de parquet ne sont pas régulières. Il y a une différence entre la technique traditionnelle artisanale et les matériaux actuels standardisés.

C. La terre

Certains planchers sont réalisés avec des quenouilles de torchis. Petits rondins de bois entourés de terre crue et de paille, posés à cheval sur les solives. Les quenouilles de torchis ne seront pas reconstituées lors de la restauration.

Des tomnettes de terre cuite pour les sols.

D. Le métal

Pour les serrures et les grilles.

E. Le verre

Pour les fenêtres et les vitraux de la chapelle.



Fiche n°12.3

(Suite)

CONSTRUCTION ET RESTAURATION DU CHATEAU

Le Château de Kerjean est classé MONUMENT HISTORIQUE

Ce classement a été effectué en 1911, lorsque le château a été acheté par l'Etat.

Le Comité des Monuments historiques a été créé en 1832. Cette époque est marquée par le romantisme, l'intérêt pour l'architecture médiévale, pour l'archéologie et pour les ruines en général.

Prosper Mérimée devient en 1834 Inspecteur général des Monuments Historiques. Pendant 30 ans, il va parcourir la France décrivant l'état de délabrement de la plupart des édifices. Il va entraîner dans son sillage l'architecte Viollet-Le-Duc. Ces deux personnalités vont marquer de leur empreinte de grandes campagnes de sauvegarde.

En 1835, on crée un comité destiné à faire l'inventaire des documents et monuments de l'Histoire de France.

En 1837, une commission, appelée à examiner les demandes de subventions pour restauration, est instituée.

En 1887, la loi permet le classement d'office pour interdire la destruction ou la modification des monuments considérés d'intérêt public.

Quels sont les avantages et les contraintes pour le propriétaire d'un Monument Historique ?

- Il reçoit des subventions lors des travaux de restauration.
- Il doit suivre des prescriptions et des recommandations données par l'architecte des Monuments Historiques.
- Il doit ouvrir son monument au public un certain nombre de jours par an.
- Les infractions aux règles de protection du patrimoine classé sont punies par l'Etat.

Le classement MH est national mais il existe aussi un classement mondial. Le Mont Saint-Michel, par exemple, est classé au « Patrimoine Mondial de l'Humanité » par l'UNESCO.

On ne classe pas seulement les monuments et les oeuvres d'art mais aussi les paysages, les sites industriels, etc... La notion de patrimoine s'est beaucoup élargie.



Fiche n°12.4

(Suite)

CONSTRUCTION ET RESTAURATION DU CHATEAU

Le Château de Kerjean est en perpétuelle restauration

A. La nature des travaux

Consolidation et décoration. Le parti pris consiste à rendre la dimension historique des intérieurs. Le public peut désormais découvrir au fil de la visite l'évolution du décor intérieur du château.

Reprise des maçonneries extérieures et des fondations,
Mise hors d'eau,
Rejointoiement des façades,
Renforcement des planchers,
Ouverture de nouvelles baies,
Restauration et création de fenêtres (menuiserie, vitrerie, serrurerie et peinture),
Aménagement des salles pour les visites (sécurité et décor).

La reconstruction du corps de logis nord-est, détruit par un incendie au XVIII^e siècle, n'est pas envisagée pour l'instant.

B. Quels corps de métiers peut-on voir sur un chantier de restauration ?

Architecte, charpentiers couvreurs, maçons, menuisiers, peintres, serruriers, verriers.

C. Comment les entreprises ont-elles été choisies ?

Par appel de candidature. Le choix se fait par référence à des chantiers déjà réalisés par l'entreprise. Certains corps de métiers doivent avoir une qualification Monuments Historiques, un agrément de la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles).



Fiche n°12.5

(Suite)

CONSTRUCTION ET RESTAURATION DU CHATEAU

Actuellement à Kerjean

A. Le maître-verrier

Atelier de Sainte-Marie à Quintin (22)

Il restaure des fenêtres déjà existantes. Dépose et remise en état.

Il travaille sur de nouvelles fenêtres.

Pour le chantier de Kerjean, il utilise du verre transparent non teinté, soufflé à la bouche, avec le procédé du soufflage de cives.

Au XVI^e siècle, il n'y avait ni diamant ni molette, on coupait le verre à l'aide d'un fer porté au rouge. Aujourd'hui, il coupe les plaques de verre à l'aide d'un diamant.

La vitre obtenue est fixée à la fenêtre à l'aide de mastic.

B. Le peintre

L'entreprise l'Acanthe (44) a déjà participé à de grands projets de restauration : le Parlement de Rennes, la Cathédrale de Quimper, la maison à Pondalez à Morlaix, ...

A Kerjean, elle intervient sur les huisseries (intérieurs et extérieurs), réalise des badigeons de chaux et peint des décors de couleurs à l'intérieur.

Les matériaux employés sont :

- la chaux en pâte (on l'utilisait à l'époque de la construction de Kerjean),
- les peintures de couleurs qui sont obtenues avec :
 - . de l'huile de lin (matériau traditionnel),
 - . des pigments naturels (la couleur verte est obtenue avec des végétaux), un fixateur moderne,
 - . du blanc de zinc pour les extérieurs.

Il y a bien sûr des secrets de fabrication en particulier concernant la nature des pigments.

C. Le maître tailleur de pierres - Maître-maçon

ART - Plélo (22)

Il a travaillé à la restauration de la Cathédrale de Quimper et restaure de nombreuses églises. 95 % de ses chantiers sont des Monuments Historiques.

Son intervention à Kerjean :

- nettoyage et jointoiment des façades extérieures,
- changement de certaines pierres,
- sculpture d'ornements.

Il n'a pas le droit d'utiliser des machines, il doit travailler à la main.

Il utilise un granit clair qui provient de Languédias (22). Les carrières locales de « granite de Sainte-Catherine », qui ont servi à la construction sont fermées.

Les carriers détachent les blocs de pierres dans les carrières. L'appareilleur est le dessinateur des tailleurs de pierre. Il relève les motifs, les dessine et réalise un panneau ou gabarit. C'est un métier très ancien.

D. Le menuisier

Il crée des fenêtres et des portes neuves.

Il répare l'existant : étanchéité, remplacement.

Il fait les planches et les lambris.

E. Le charpentier-couvreur

Il fait les solivages des plafonds des 1^{er} et 2^e étages.

Les planchers sont doublés en raison de la surcharge provoquée par le passage des visiteurs.

Le bois utilisé pour la charpente dans l'année qui suivait l'abattage est le chêne. Le charpentier-couvreur doit utiliser un outillage manuel : par exemple un rabot à main.

F. La chargée de sécurité

Une femme est chargée des mesures de sécurité pour protéger les personnes qui travaillent à la restauration.



Fiche n°12.6

(Suite)

CONSTRUCTION ET RESTAURATION DU CHATEAU

L'histoire de la restauration

On restaurait déjà les œuvres d'art dans l'Antiquité classique.

Très longtemps la restauration a été confiée à des artistes qui apportaient une part importante de leur créativité. Par exemple on restituait un membre manquant sur une statue, on la remodelait lorsqu'elle ne correspondait plus au canon de l'époque.

Il faut attendre le XVIII^e siècle pour voir apparaître une distinction entre l'artiste et le restaurateur.

Les restaurateurs cherchent alors à redonner aux monuments et aux œuvres leur aspect d'origine. Cela conduira au XIX^e siècle à de véritables reconstructions de monuments. On supprime les ajouts postérieurs à la construction et on recrée en fonction de la vision que l'on se fait du monument idéal. On reconstitue le monument non pas tel qu'il fut mais tel qu'il aurait dû être.

Viollet-Le-Duc, architecte et historien du Moyen-Âge, restaure et reconstitue divers monuments importants : la Sainte-Chapelle de Paris, la Basilique de Vézelay, Notre-Dame de Paris, la cité de Carcassonne, le Château de Pierrefonds... Les restaurations de Viollet-Le-Duc ont été très critiquées dans la mesure où elles interdisent toute autre interprétation du site que la sienne.

A Quimper, l'architecte Bigot restaure la cathédrale Saint-Corentin endommagée par la Révolution. Il donne à l'intérieur de l'édifice, une ambiance obscure qui correspond à la vision romantique que l'on a alors du Moyen-Âge.

Actuellement, on est beaucoup moins interventionniste, on respecte davantage l'intégrité du monument et on modifie le moins possible. On ne reconstruit que lorsque l'on est sûr de ne pas commettre d'erreur. Pour cela, on étudie les archives et les éléments archéologiques.

Les restaurations antérieures et les modifications sont également prises en compte comme appartenant à l'histoire du monument.

La restauration actuelle de la Cathédrale de Quimper redonne à l'ensemble du monument sa dimension originelle de cathédrale de lumière tout en laissant une place, dans les chapelles latérales du chœur à la vision sombre et romantique du XIX^e siècle.

Les trois principes de base de la restauration sont :

- La stabilité dans le temps des matériaux > on restaure pour transmettre.
- La réversibilité de l'intervention > on doit pouvoir retrouver l'état d'avant la restauration. Il faut pour cela utiliser des matériaux réversibles (ex. : les fixateurs des peintres).
- La lisibilité de l'intervention.



Fiche n°12.7

(Suite)

CONSTRUCTION ET RESTAURATION DU CHATEAU

Les étapes d'une restauration

A. L'étude

Avant de procéder aux travaux de restauration, on étudie :

- Les archives (documents, gravures, dessins) et les éléments archéologiques qui permettent de recueillir des informations sur l'apparence du monument dans le passé. Construction, modifications, restaurations antérieures.
- L'état actuel du monument : diagnostic des dégradations affectant la solidité des structures et des décors ainsi que les causes de ces dégradations.

Cette étude permet d'établir un projet architectural technique qui décrit la nature des travaux à effectuer. Il n'y a pas de recette toute faite, les partis pris sont souvent le résultat d'un dialogue entre l'architecte, le propriétaire et les artisans restaurateurs.

B. La restauration

C'est la phase des travaux. Les artisans entrent en action. Toute intervention est consignée dans un dossier.

C. La conservation

On restaure un monument pour le transmettre. Une restauration entraîne toujours une réflexion sur la conservation, la prévention des dégradations, l'entretien et l'information du public...

La règle dans les monuments et musées est de ne pas toucher pour ne pas dégrader.

Etudier	>	Passé
Restaurer	>	Présent
Conserver	>	Futur

ON RESTAURE POUR LE FUTUR DU PASSE.